

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Phillppe Bensimon

David Clerson

Numéro 133, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36688ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Clerson, D. (2009). Compte rendu de [Phillppe Bensimon]. *Lettres québécoises*, (133), 37-37.

ball » ; réponse d'Armand « Serge » : « Mon p'tit crisse de bum, tu iras pas jouer à la pelote aux États-Unis » ; « Oh ! Je m'en suis quand même remis » (p. 39), ajoute Michel Roy, qui mènera une brillante carrière dans la fonction publique québécoise, occupant la fonction de délégué du Québec à Chicago par exemple. Quitte, la retraite venue, à se faire biographe de son fils hockeyeur et à raconter ainsi de larges pans de notre histoire collective. L'auteur aime et connaît le sport, il connaît sa « culture » aussi, de même que les ressources de l'écriture narrative (le livre s'ouvre sur la description de la fin du match qui procurait la Coupe Stanley aux Canadiens — et au [bien] jeune Roy — en 1986). Passages à souligner : la description des divers types de parents de jeunes joueurs (p. 70-71), celle des diverses manigances des « responsables » du hockey mineur (p. 81-91), l'évocation du séjour de Patrick avec les Bisons de Granby et des 82 lancers (p. 159) qu'il reçut lors d'un match. Comment Patrick fut « tassé » par les dirigeants au moment de choisir les gardiens d'Équipe Canada junior (p. 155) puis d'Équipe Canada tout court (p. 284 sq.) ; et quand il est choisi comme gardien de l'équipe représentant le Canada aux Jeux olympiques de Nagano, son biographe décrit tout autant le Japon que le duel Patrick Roy-Dominik Hasek (chap. 27).

Bon. Il faut conclure, la sirène est à la veille de se faire entendre. Un très beau livre, le sujet et son biographe étant des personnes/personnages pleins d'audace et de ressources. Vous pouvez le demander à Mario Tremblay, bien sûr (chap. 23) ; vous pouvez aussi le demander à Guy A. Lepage qui interviewait le grand-père de Jonathan Roy à *Tout le monde en parle* le 30 mars 2008 (chapitre à écrire, donc). Et son... « fou du Roy » de dire à Guy A., à la suite des réponses de Michel, quelque chose comme : « Hein, mon Guy, t'es obligé de retourner à tes p'tits cartons... » Ce soir-là, Michel Roy avait eu ce superbe raccourci de son histoire personnelle : « J'ai vécu dans l'ombre de deux monuments, mon père et mon fils, Bona et Patrick. »

Têtes fortes, ces Roy (Arsenault)-là. En avertir Jonathan et Frédéric.

Infographie • Mise en pages
Livres • Revues • Journaux

ZIRVAL
DESIGN

info@zirval.com • 1.450.292.0637



Philippe Bensimon, *La citadelle*,
Montréal, Triptyque, 2008, 242 p., 23 \$.

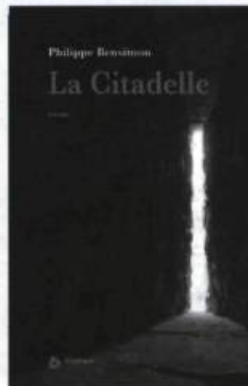
Continuer malgré tout

Bien qu'il doute qu'elle ait un sens, un homme s'accroche à l'existence.

Ce livre raconte la vie d'un homme aux prises avec un monde violent où il faut savoir se battre, d'un homme qui lutte pour préserver sa dignité, pour éviter que ses parents ne le traitent comme un enfant de chienne ou que ses camarades de régiment ne profitent de son sommeil pour lui enfoncer le goulot d'une bouteille dans le derrière. L'homme s'engage très jeune dans l'armée française où il deviendra parachutiste. Il y traverse des épreuves excessivement difficiles, la douleur et l'humiliation l'amenant à prendre conscience de son corps au delà de ses limites pour apprendre « à tuer et à se faire tuer » (p. 183).

Le narrateur de *La citadelle* fait les choses à sa manière. Il appartient au monde militaire, mais s'y mêle peu aux autres, restant à part dans le groupe. Ayant un sens moral qui lui est propre, il est étranger dans sa famille. Son récit, qui repose sur une vision du monde fondamentalement paradoxale, expose sa fascination pour le milieu militaire, mais critique en même temps ses mœurs. Ses camarades se soûlent à outrance. Un soir, ils violent une femme dans les montagnes. Lui s'évertue à préserver sa dignité sans quitter sa tenue militaire.

Lorsqu'il s'en départ, le temps d'une permission, il est profondément dégoûté par la vanité d'un monde hypocrite où l'on masque l'absurdité de l'existence derrière le jeu des apparences. Le narrateur se demande pourquoi l'homme continue de se reproduire et il doute du sens de cette armée supposée protéger ce peuple que, lui, méprise. Il retrouve pourtant le monde militaire fait de douleur et de dépassement de soi, car il n'y a que là qu'il lui semble vivre. Ses camarades tombent autour de lui au fil des épreuves, mais lui s'évertue à aller jusqu'au bout, sans savoir vraiment jusqu'au bout de quoi.



L'écriture de Philippe Bensimon est précise. L'auteur nomme les choses. On sait ce qu'il touche et ce qu'il goûte. On sait, surtout, quelle partie de son corps ou de celui d'un camarade vient d'être découpée, déchirée ou écrasée. Bensimon s'attarde aux détails. Pour lui, la vie n'a pas de raison d'être, mais son rapport à elle est très concret. Il connaît la douleur, la faim mais aussi, parfois, des plaisirs minuscules. L'existence est fondamentalement insensée. Elle ne tient qu'aux petites choses. Il n'y a qu'à elles qu'on puisse s'accrocher.



PHILIPPE BENSIMON